

ANALYSE DE LA STRUCTURE DU DEUXIEME RECUEIL  
DES FABLES DE LA FONTAINE

A lire la troisième, quatrième, et cinquième parties des Fables de La Fontaine, la chose la plus frappante et qui se présente la première à l'esprit du lecteur, c'est la diversité. Diversité de thèmes, de formes, de personnages, de décors: voilà en effet ce que l'auteur considère comme une de ses principales préoccupations: "Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable."<sup>1</sup> Sans aucun doute, La Fontaine y a réussi. Dans ses 115 Fables, il traite d'une quarantaine de sujets différents, répartis sans ordre apparent dans six livres de tailles diverses: le Livre VII comprend dix-huit fables, le Livre VIII vingt-sept, le Livre IX vingt-et-une; quinze fables composent le Livre X, neuf le Livre XI, et le Livre XII en comprend vingt-cinq.

Devant une telle variété de contenu et de forme, tout chercheur de cohérence ou même de symétrie doit désespérer. En effet, si unité il y a, le principe n'en sera pas d'ordre numérique. L'idée même que La Fontaine aurait pu classer ses Fables, par exemple, d'après leurs âmes (les fables de critique sociale dans tel Livre, les fables sur les faiblesses de l'homme dans tel autre), est contraire à un de ses principaux buts littéraires: de divertir, de plaire tout en enseignant. L'ennui d'un Catalogue de Fables serait insupportable. Le principe d'unité du Recueil (terme révélateur<sup>2</sup>) ne se trouvera pas sur le plan de l'arrangement des Fables, mais seulement sur celui des idées et des formes dans lesquelles sont exprimées ces idées.

Il n'y a pas d'unité architecturale puisque La Fontaine a tâché de l'éviter. Le seul ordre qu'il ait admis dans son oeuvre, c'est l'ordre de la diversité même: changer d'une fable à l'autre les personnages, le décor, le sujet; ne jamais se répéter, mais plutôt chercher la totalité des éléments qui constituent les hommes, la société, le monde. Ainsi, dans les Livres VII à XII, chaque fable apporte un autre trait caractéristique à la mosaïque que La Fontaine est en train de faire.

De cette longue suite de fables, dérangée par nulle classification, mais où se retrouvent toujours les principales préoccupations du poète, résulte une certaine continuité qui empêche le lecteur de se perdre dans la complexité de l'oeuvre. Essayer alors de tracer un système trop ferme de rapports entre les différentes fables serait couper l'affluence des éléments que La Fontaine croit être les constituants de son univers.

Cet univers, pour La Fontaine, est tout d'abord l'homme et la condition humaine, puis la société dans laquelle cet homme vit, et finalement lui, La Fontaine même.

Comment La Fontaine conçoit-il l'homme? Il y en a deux sortes dans ce Recueil: non pas des bons et des mauvais, mais des grands et des petits, tous deux pleins de faiblesses. En effet, les personnages qui pourraient servir d'exemple de bonne conduite sont peu nombreux dans ses Fables. La Fontaine ne décrit pas, il est vrai, le grand vice, il ne voit que les petits défauts, mais plus il en accumule à travers le Recueil, plus il insiste sur le mal qu'ils font. Voici comment il développe, par exemple, le thème de la fortune, de la convoitise, de l'avarice: la fable L'Homme qui court après la Fortune... (Livre VII/Fable XII) sert d'introduction au thème; l'homme est à plaindre, mais au moins rentre-t-il sain et sauf dans son village. Plus malheureux devient ce pauvre savetier dans Le Savetier et le Financier (VIII/II) quand il se voit tout d'un coup un homme riche; mais lui aussi réussit encore à échapper à sa perte. Il n'en est pas ainsi des deux chiens dans Les Deux Chiens et l'Ane mort (VIII/XXV): leur convoitise et extrême insatiabilité leur sont fatales. De même, dans Le Loup et le Chasseur (VIII/XXVII), le loup meurt par avarice et le chasseur est tué par sa "fureur d'accumuler". La Fontaine va encore plus loin: la dernière conséquence du vice n'est pas la mort tout simplement, mais l'absurdité du suicide. Dans Le Trésor et les deux Hommes (IX/XVI), l'avare à qui l'on vient de voler son trésor, ne sait rien faire que se pendre. Le thème est encore repris deux fois, dans L'Enfouisseur et son Compère (X/IV) et Du Thésauriseur et du Singe (XII/III), où les commentaires de La Fontaine se sont quelque peu adoucis; dans la fable IV du Livre X rentre avec l'idée de l'âge un élément personnel, et la fable III du Livre XII notamment est la fable du vieux poète qui, avant de quitter ce monde, lui laisse ses meilleurs souhaits.

Ce même mouvement de crescendo se retrouve dans l'élaboration de l'ensemble des autres vices: la double-fable, Le Héron. La Fille (VII/IV), présente comme le premier vice la vanité sous la forme si chère à La Fontaine du "On hasarde de perdre en voulant trop gagner". Le même vice est le sujet de Le Rat et l'Eléphant (VIII/XV), et bien que le rat paye de sa vie sa vanité, La Fontaine donne à cette moralité un tour encore assez plaisant: "Mais le chat.../Lui fit voir en moins d'un instant/Qu'un rat n'est pas un élé-

phant." Egalement plaisants sont les deux récits dans Le Dépositaire infidèle (IX/I) qui traitent du mensonge. Mais l'attitude de La Fontaine envers les petits vices des hommes va changer. Déjà dans L'Ecolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin (IX/V), sa réaction à la pédanterie est la haine: "Je hais les pièces d'éloquence/Hors de leur place et qui n'ont point de fin." Il réagit encore plus fort contre l'ingratitude des mortels envers Dieu et les fausses promesses qu'ils font à autrui. Dans Jupiter et le Passager (IX/XIII) il laisse impitoyablement mourir le passager qui a trompé Dieu et les hommes. Pour conclure, La Fontaine énumère furieusement tous ces défauts qui accablent, dans La Tortue et les deux Canards (X/II), la pauvre tortue: "Son indiscrétion de sa perte fut cause./Impudence, babil, et sottise vanité,/Et vaine curiosité,/Ont ensemble étroit parentage." Conclusion pourtant provisoire puisque La Fontaine va reprendre le thème; il y aura le même mouvement de crescendo, mais la conclusion du Livre XII sera bien différente de celle du Livre X. Le deuxième cycle commence avec Le Berger et le Roi (X/IX), où La Fontaine met dans la bouche du berger ambitieux cette confession: "Je m'y suis trop complu." Le ton devient celui de l'exhortation dans Le Loup et le Renard (XI/VI): le loup s'est laissé séduire par le renard, et La Fontaine de dire: "Ne nous en moquons point."

Un autre vice, celui de la fierté, a des conséquences encore plus graves: les deux chèvres dans la fable IV du Livre XII tombent toutes deux dans l'eau, "Faute de reculer" sur le pont étroit. "Cet accident n'est pas nouveau/Dans le chemin de la Fortune", et les autres vices n'y sont pas moins rares, comme l'insinue La Fontaine dans une de ses dernières fables, La Forêt et le Bûcheron (XII/XVI): "Voilà le train du monde." dit-il de l'injustice et de l'ingratitude du bûcheron sans scrupules. La Fontaine, peu avant sa mort, n'est plus ni plaisant ni furieux, il est résigné: "Je suis las d'en parler.../Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode:/...les abus/N'en seront pas moins à la mode."

Il y a donc progression dans le développement des thèmes. La Fontaine part d'un petit épisode bien gentil, puis devient de plus en plus sérieux et sévère, et finalement se met en colère. Ensuite, du Recueil proprement dit (troisième et quatrième parties) au Livre XII (cinquième partie), on remarque une chute très nette: à la verve du critique militant de l'année 1678/79 s'est substituée la résignation du vieillard de l'année 1694.

Ce principe de progression serait peut-être poussé trop loin si on essayait d'établir, d'après les attitudes très différenciées que prend La Fontaine envers les diverses manifestations de la faible condition humaine une hiérarchie des vices. Il reste pourtant certain que La Fontaine en condamne quelques-uns plus que d'autres, et qu'il suggère même de combattre parfois un vice par un autre.

Par contre, l'idée de progression permet sans doute de mieux comprendre l'opinion qu'a La Fontaine de l'homme. Ce dernier n'est certainement pas bon, mais il n'est pas aussi mauvais que l'homme de Pascal; aussi La Fontaine va-t-il moins loin que Pascal dans la quête des causes des malheurs humains. Pour La Fontaine, l'homme est tel qu'il est par la nature, le destin, le hasard; la plupart du temps, il est mauvais, mais il a aussi des qualités. Il est complexe, et sa morale est parfois double et même triple. La Fontaine l'a décrit ainsi, aurait-il aussi essayé de le changer? Son but d'enseigner, son ton souvent très grave, son échec avoué (cf. XII/XVI) pourraient le laisser croire. Mais alors La Fontaine est aussi peu révolutionnaire que La Rochefoucauld ou La Bruyère, et son oeuvre n'a rien de doctrinaire. La lucidité de La Fontaine lui fait comprendre et l'imperfection de l'homme et l'impossibilité d'y remédier. De là s'expliquent l'amertume et le pessimisme qui sont latents dans les troisième et quatrième parties et qui deviennent évidents dans la cinquième partie.

Le principe de progression fait l'unité des idées sur l'homme, et il est intéressant d'observer que les idées de La Fontaine sur la société sont, elles aussi, réunies dans un mouvement de crescendo d'abord, et de diminuendo dans le dernier Livre.

Ce n'est peut-être pas par hasard que le deuxième Recueil de Fables commence par Les Animaux malades de la peste (VII/I), fable qui traite de la justice et révèle le fait fondamental de la sociologie de La Fontaine: dans la société, il y a des puissants et des misérables. Entre les deux, entre le roi avec sa suite et le peuple, se placent les courtisans. C'est à eux et aux rois (en général et à Louis XIV en particulier) que s'adresse La Fontaine, ne parlant que rarement du peuple commun (VII/XV; VIII/IV; VIII/VII; XII/VII). Plaire à la cour, c'est une tâche bien délicate, les fables La Cour du Lion (VII/VII) et Le Lion, le Loup, et le Renard (VIII/III) en présentent les deux côtés: qui ne sait se tenir au juste milieu entre la "sotte flatterie" (VII/VII) et la stricte vérité risque de perdre sa carrière, "carrière/où l'on ne se pardonne rien." L'ambiguïté de caractère qui en résulte est typique, des courtisans aussi bien que des rois, La Fontaine va le montrer par la suite. Dans Les Obsèques de la Lionne (VIII/XIV), il donne ce conseil à qui se veut faire l'ami des rois: "Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges./Quelque indignation dont leur coeur soit rempli,/Ils gèreront l'appât,

vous serez leur ami." Mensonges, masques, apparences, voilà ce qu'est la cour; la fable Le Torrent et la Rivière (VIII/XIII) y fait allusion: "Les gens sans bruit sont dangereux; il n'en est pas ainsi des autres." Et la question de "l'être et du paraître" se retrouve aussi sur le plan intellectuel: "...ce n'est pas sur l'habit/Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit.../O! que de grands seigneurs...N'ont que l'habit pour tous talents!" (Le Singe et le Léopard, IX/III).

Après avoir peint ainsi les moeurs 'courtoises' de son temps, La Fontaine, en tant que poète lucide et critique, se rend compte de sa propre attitude envers la cour. Il a assez de sens commun pour ne pas s'y faire mal voir par trop de sincérité: "La raison les /Tes grands/ offense;.../Si quelqu'un desserre les dents,/C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?/Parler de loin, ou bien se taire" (L'Homme et la Couleuvre, X/I). La prudence devient méfiance dans Les Poissons et le Cormoran (X/III): "...on ne doit jamais avoir de confiance/En ceux qui sont mangeurs de gens." Mais qui veut survivre parmi ces "mangeurs de gens" doit se mettre du côté du plus fort, La Fontaine y concède puisqu'ainsi va le monde: "L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis/A la première /Table; et les petits/Mangent leur reste à la seconde" (L'Araignée et l'Hirondelle, X/VI). Ecrivant à l'époque de Louis XIV, La Fontaine se fait l'avocat de la puissance toute simple: "Rois qui croyez gagner par raisons les esprits/D'une multitude étrangère,/Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout;/Il y faut une autre manière:/Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout" (Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte, X/X). Et dans Le Lion (XI/I), il conseille: "Proposez-vous d'avoir le lion pour ami."

L'élément personnel qui s'est développé de plus en plus jusqu'au Livre XI, prédomine dans le Livre XII. Deux considérations préoccupent La Fontaine vieillard: la résignation devant l'ordre social établi d'une part, et d'autre part l'admiration pour le grand roi Louis XIV: "Louis et le Destin me semblent de concert/Entraîner l'univers..." dit-il dans L'Ecrevisse et sa Fille (XII/X). Mais la résignation l'emporte sur les louanges. "O temps, ô moeurs! J'ai beau crier,/Tout le monde se fait payer" se plaint le poète dans Le Cerf malade (XII/VI), soupir de désespoir qu'il reprendra dans la fable XVI déjà citée plus haut. Dans cette même fable La Fontaine va également répéter ce qu'il accepte comme l'ordre du monde et de la société dans La Querelle des Chiens et des Chats... (XII/VIII): "On ne voit sous les cieus/Nul animal, nul être, aucune créature,/Qui n'ait son opposé: c'est la loi de nature." Finalement, dans la dernière fable du Livre XII, La Fontaine laisse "aux siècles à venir" comme héritage ce qu'il n'a pas pu réaliser de son vivant: que son oeuvre soit utile aux hommes.

Un troisième courant d'idées traverse le deuxième Recueil, donnant lui aussi à l'oeuvre une certaine cohérence intérieure: c'est la présence continue et parfois très personnelle non pas du poète et critique La Fontaine, mais de l'homme La Fontaine. En effet, aucune de ses fables n'est que théorie et abstraction, partout apparaît derrière le récit la personnalité de La Fontaine; ses lecteurs sont toujours les témoins de ses propres expériences. D'en faire des rapprochements avec sa vie ne présente, il est vrai, qu'un moindre intérêt; cependant, il ne serait peut-être pas faux de dire que La Fontaine a écrit quelques-unes des fables pour lui seul et exclusivement dans son propre intérêt. Ces fables autobiographiques ou de confession traitent des sujets aussi personnels que l'amour, la vieillesse, et la mort.

La Fontaine parle à plusieurs reprises de l'amour, mais nulle part ses vers ne sont aussi touchants que dans Les Deux Pigeons (IX/II): "Amants, heureux amants.../Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste." Mais aussitôt s'y mêlent les regrets du poète d'avoir "passé le temps d'aimer." A l'amour se substitue alors l'amitié; Les Deux Amis (VIII/XI) font penser à Montaigne: "Qu'un ami véritable est une douce chose!/. Un songe, un rien, tout lui fait peur/Quand il s'agit de ce qu'il aime." Comme lui, La Fontaine attribue de plus en plus à l'amour un caractère éphémère et peu sincère: c'est le hasard qui fait les mariages (VII/II), ce n'est que par peur que la femme aime son mari (IX/XV), et c'est l'ambition (X/IX) et la folie (XII/XIV) qui accompagnent l'amour. La fable Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat (XII/XV), dans une édition de 1685 (Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine), marque très nettement la transition d'une idée à l'autre: "Que n'ose et que ne peut l'amitié violente?/Cet autre sentiment que l'on appelle Amour/Mérite moins d'honneurs;.../Mon maître était l'Amour; j'en vais servir un autre."<sup>4</sup>

Comme l'amitié d'un homme âgé succède à l'amour de sa jeunesse, la recherche de la solitude suit l'inquiétude de l'âme volage. Cette inquiétude (cf. Les Deux Pigeons, IX/II II), il est vrai, cédera en partie à "l'amour de la retraite" (XI/IV), mais ne quittera La Fontaine qu'à sa mort. Car la devise du "carpe diem" qui se trouve dans Le Loup et le Chasseur (VIII/XXVII): "Jouis.-Je le ferai.-Mais quand donc?-Dès demain.-Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin. Jouis dès aujourd'hui", et qui rappelle ces vers de Ronsard: "Vivez, si m'en croyez! n'attendez à demain;/Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie" (Sonnets pour Hélène, II/XLIII), s'applique aussi à ce vieillard qui plante encore

à l'âge de quatre-vingt ans, et qui répond à ceux qui se moquent de lui: "Hé bien! défendez-vous au sage/De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?/Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:/J'en puis jouir demain, et quelques jours encore." (Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes, XI/VIII). Jouir de sa vie, c'est pour La Fontaine aussi, songer, rêver, faire des châteaux en Espagne, et plus il est âgé, plus il y tient. Dans La Laitière et le pot au lait (VII/X) et Le Curé et le Mort (VII/XI) il décrit encore les vaines rêveries d'un homme d'une cinquantaine d'années que la réalité désillusionne cruellement: "Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,/Je suis Gros-Jean comme devant" (VII/X). Mais bientôt il ne s'agit plus tout simplement de rêver, mais de chercher dans la solitude les douceurs consolantes de la méditation et de la poésie: "Solitude où je trouve une douceur secrète./...Je ne dormirai point sous de riches lambris./Mais voit-on que le somme en perde de son prix?/En est-il moins profond, et moins plein de délices?" (Le Songe d'un Habitant du Mogol, XI/IV). Cet amour du repos, du sommeil, est-il le pressentiment de la mort, est-il la fatigue d'une vie pleinement vécue? La Fontaine est conscient de l'omniprésence de la mort: "La mort ne surprend point le sage:/Il est toujours prêt à partir,/S'étant su lui-même avertir/Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage./Ce temps, hélas! embrasse tous les temps." (La Mort et le Mourant, VIII/I) Mais il ne la craint pas comme le mourant de la même fable: "...Je voudrais qu'à cet âge/On sortît de la vie ainsi que d'un banquet" (VIII/I). Ce qu'il craint, c'est qu'il meure "à regret" (VIII/I), c'est-à-dire sans avoir assez profité de la vie. De là s'explique l'inquiétude de son âme qui lui fait puiser la vie à fond, et le souci de la retraite qui lui permet d'en ignorer les soins: "Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,/J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords." (XI/IV)

L'art de La Fontaine consiste en ce qu'il a su présenter, sous l'apparence d'un recueil divertissant et varié de fables, une vue d'ensemble du monde tel qu'il l'a connu. L'apparente diversité de l'oeuvre--reflet d'un monde complexe et plein de contradictions--se condense en quelques idées directrices que La Fontaine développe au fur et à mesure qu'il progresse dans la création poétique et dans sa vie.

#### NOTES

<sup>1</sup>Jean de La Fontaine, Oeuvres complètes. Paris, 1954, Vol.1, p. 153. (Paris: Bibliothèque de la Pléiade, Editions Gallimard, 1954). Toutes les références aux Oeuvres Complètes se rapportent à cette édition.

<sup>2</sup>Ibid.

<sup>3</sup>Ibid., pp. 794, 855.

<sup>4</sup>Ibid., p. 795.

Hans R. Runte

*Sonning: soixante-quatre*

*Galère du Thamise, Cygne  
D'un jadis à la voile blanche;  
Passager souvenir fantôme  
D'un bel amour qui n'était pas  
Alors qu'une chanson d'été:  
Courant silencieusement vert  
Effleurant les cheveux des saules  
En deuil pour l'innocent départ  
Des galères tristement blanches,  
Cygnes.*

Margaret Boyer

